

LEXIQUE, GRAMMAIRE ET STYLE CHEZ ST. JEAN DE LA CROIX

(NOTES D'UN TRADUCTEUR)

(*Suite*) *

I

MESURE DES POSSIBILITÉS

Jusqu'à une époque récente, les traducteurs et les commentateurs de Saint Jean de la Croix soucieux d'interpréter pour leurs lecteurs avec fidélité — ce qui nécessitait qu'eux-mêmes eussent compris d'abord avec exactitude — les particularités de langue et d'expression, si fréquentes sous la plume du Docteur Mystique et dont l'intelligence importe quelquefois à celle de la pensée, devaient pour en scruter la signification se contenter — faute, souvent, de pouvoir s'en satisfaire — des clartés incertaines, et dispensées avec parcimonie, d'une Science du langage qui, pour désabusée qu'elle fût depuis plus ou moins longtemps de ses anciens mirages métaphysiques, ne s'aventurait guère hors du domaine, médiocre en étendue comme en fertilité, d'une Grammaire et d'une Rhétorique traditionnellement liées à la vieille Logique.

Qu'on y prît garde ou non, cette carence des disciplines de base condamnait par avance à l'échec tout effort d'exégèse tant soit peu délicate et précise — et cela quel que fût le talent de l'exégète. Et si elle excusait d'avance, implicitement, des insuccès qu'elle seule avait causés, elle excluait de même toute espérance de jours meilleurs aussi longtemps qu'elle se prolongerait.

Les méfaits d'un semblable état de choses se révèlent à l'étude plus nombreux — et ne sont pas moins graves, tant s'en faut, que ceux des

* *Ephemerides carmeliticae*, 3 (1949), 543-547.

contre-sens et des faux-sens dont le meilleur traducteur ne se défend pas toujours. C'est en toute innocence, et les yeux grands ouverts, que les plus consciencieux ont dû se laisser égarer : témoin le cas fréquent du traducteur qui, ne pouvant douter, selon l'état de la science, qu'il eût fidèlement transposé, sur le plan sémantique, chacun des éléments de sa phrase, ne parvenait pas, cependant, à dégager de l'ensemble un sens acceptable pour l'esprit. Dans cette situation on le voit, dans la pratique, opter le plus souvent pour l'un des deux partis de l'alternative suivante :

— ou bien se résigner, par excès de scrupule — c'est généralement le cas des meilleurs — à respecter le mot-à-mot. Méthode inadmissible, certes, a priori, parce qu'en croyant ainsi transmettre intact à ses lecteurs le problème qu'il avoue ne savoir pas résoudre, le traducteur se berce d'une illusion : mais ce n'est que depuis peu que nous savons comment et pourquoi, si sémantiquement juste, si littérale que soit, terme à terme, la traduction d'une phrase, il ne saurait en résulter nécessairement, comme on verra plus loin, une représentation fidèle de la pensée ;

— ou bien faire preuve d'initiative et engager sa responsabilité personnelle en construisant lui-même, au mieux de son savoir, une interprétation, certes hypothétique mais à la fois plausible en termes de raison, bien ajustée au texte, et convenant au contexte¹ : solution irréprochable — faute de mieux — pourvu que la leçon satisfasse entièrement à toutes les données d'espèce, et que le lecteur soit mis à même d'en juger — encore que trop souvent elle soit faussée dans la pratique à cause de cette carence des disciplines de base.

A des égards nombreux, les chances qui s'offrent de nos jours aux recherches de cet ordre sont moins décourageantes : pour ne parler ici que de la seule Linguistique — encore que nous ne songions aucunement à faire fi des secours occasionnels qui nous viendront d'ailleurs — leurs perspectives ne sont plus bornées, comme naguère, à réparer çà et là de menues inadvertances ou tout au plus — par quelque rare aubaine — à exprimer peut-être encore, de telle donnée mal achevée d'épuiser ou omise, un reste de substance.

Certes, l'avancement et la coordination des disciplines diverses de la Science du langage — celles de tout temps promises à ses activités

¹ Se garder, à ce propos, de la pratique trop fréquemment prônée sur certains bancs de collège en matière de version d'auteurs de langues mortes : entre deux leçons, également plausibles d'ailleurs, donner la préférence à la plus ingénieuse, uniquement parce que telle. Le contrôle par la langue parlée, partout où il est possible, est une ressource précieuse, dont l'ignorance ou bien la négligence, par certains traducteurs, a parfois donné lieu à de graves contre-sens.

présentes comme celles, étrangères, dont, pour achever de se construire elle-même, elle est allée et continue d'aller colonisant certains secteurs — ne sont pas encore tels que les verront nos fils, une fois la Linguistique dûment intronisée en tant que discipline fondamentale de notre esprit, et comme telle devenue partout un objet d'enseignement général, distribué à tous les échelons : pour l'heure, et à ne considérer que le « tout » d'une science en gestation — et dont il n'est même pas certain que la mesure entière ait encore été prise — il est trop évident que la jeune Linguistique ne peut ressortir encore qu'à ses seuls spécialistes.

Mais d'autre part, il est d'une évidence au moins égale qu'on ne saurait concevoir qu'un siècle et demi d'efforts savamment orientés, coordonnés entre eux, menés avec toute la rigueur de méthodes étroitement asservies au réel et selon des éclaircissements de principe variés à l'extrême, eussent pu se dérouler sans aboutir nulle part encore à rien d'assez solide pour qu'il fût devenu d'ores et déjà licite aux investigateurs profanes d'en faire, avec prudence et mesure, leur profit.

La considération des faits étudiés dans le détail étaye si fortement cette seconde évidence que l'argument, que certains pourraient fonder sur la première, à l'encontre du principe même de ce travail, n'a plus qu'une valeur minime. Certes, un spécialiste serait — toutes choses égales d'ailleurs — infiniment mieux qualifié pour l'entreprendre ; mais c'est tout justement sur le défaut des spécialistes, et pour y suppléer, que nous nous y engageons, sachant bien qu'à cette heure, et pour longtemps encore, toute leur science, tous leurs soins, seront sollicités par des occupations plus absorbantes, et plus immédiatement pressantes pour eux, que celle-ci. Il en allait différemment de nous, étant donné le champ habituel de nos recherches, l'objet précis et limité de cette étude, et enfin — et surtout — l'urgence permanente, l'urgence depuis toujours,² de publier sans retard, à peine dégagée, la moindre clarté nouvelle sur la moindre expression d'une expérience intellectuelle unique des confins de l'esprit et de l'Esprit.

Dans quelle mesure apparaîtra finalement justifié l'espoir que nous plaçons, au seuil de ce travail, dans la jeune Linguistique en son état présent, un proche avenir l'établira. Précisons toutefois que, faute de

² Au détriment certain de l'intérêt de ces remarques, cette même pression de l'urgence nous faisait une impossibilité d'attendre que l'achèvement de nos dépouillements de textes nous mît en mesure de faire porter nos recherches sur l'ensemble de l'œuvre.

savoir mieux, nous ne lui demanderons que de se comporter de temps à autre en alliée efficace :

— directement par la révélation de lumières nouvelles et l'apport d'instruments mieux achevés, dont nous ferons usage ;

— ou indirectement à travers l'application, qu'il nous sera parfois donné de faire, des relations de toute sorte (implication, incompatibilité, etc.) qu'elle affirme entre faits et entre catégories.

Mais il est d'autres branches du savoir, extérieures à la Science du langage, et auxquelles, pourtant, soit de près soit de loin ressortissent, tout autant qu'à la Linguistique même, l'universalité — *todos y cada uno* — des phénomènes de l'expression parlée. Rien à dire des secours qui nous viendront souvent des zones où la clarté domine, car ils apparaîtront clairement. Mais il est d'autres zones, où continuent de régner l'incertitude et la confusion, et d'où ne sauraient donc manquer de nous venir, de temps à autre, les coutumières et fallacieuses apparitions de fantômes : notions depuis longtemps vidées de toute substance — et obstinées pourtant à se survivre en encombrant nos voies ; associations traditionnelles d'idées qui, prises séparément, garderaient peut-être encore quelque valeur, mais que rien aujourd'hui ne rattache plus l'une à l'autre.³ De ces zones de ténèbres, il y aurait trop à dire si nous les abordions d'un point de vue général, et ce qu'il y aurait à en dire exigerait plus de savoir que nous n'en possédons : tout au plus, çà et là, l'occasion d'un commentaire explicatif nous mettra-t-elle en mesure d'y jeter quelques clartés locales, dont nous nous éclairerons nous-même.

Ainsi, que nos problèmes futurs soient de nature réelle ou « fantôme », rien de plus ne sera dit ici des ressources extra- ou para-linguistiques auxquelles on vient de faire allusion, si ce n'est que nous attendons d'elles un secours non négligeable et que nos lecteurs seront mis à même d'apprécier.

La route ainsi désencombrée, il ne nous reste plus, avant de passer à l'examen des faits, qu'à indiquer brièvement les quelques notions de

³ L'incident *crystalino-Cristo* (cf. *Ephemerides carmeliticae* 3 [1949] p. 546) nous a déjà montré combien glissant peut être le chemin des assimilations et généralisations hâtives. De certaines autres, comme on le verra plus loin à l'occasion du « Maniérisme », les disciplines modernes ne laissent pas subsister grand'chose. Ajoutons que l'exemple *crystalino* est d'autant plus remarquable et significatif qu'un malicieux hasard l'a fait naître sous la plume, respectée entre toutes, d'un des plus éminents analystes du castillan mystique, auteur d'une thèse magistrale sur la langue de Ste Thérèse.

base, issues des disciplines modernes du langage, qui, jointes aux moyens auxiliaires d'exploration et d'explicitation dont nous parlerons plus loin, formeront la méthode à laquelle — toute provisoire et toute précaire que nous la reconnaissons — nous espérons pourtant devoir des résultats offrant quelque intérêt.

De toutes les conceptions de la jeune Linguistique, l'une des plus instructives, et celle qu'il nous importe ici, pour la clarté, d'énoncer la première, est la distinction fondamentale entre les notions de

— *Langue*, ce nom désignant ici l'ensemble des moyens d'expression propres à un groupe linguistique déterminé d'individus — en l'espèce : le castillan parlé au temps de St. Jean de la Croix ; et de

— *Langage*,⁴ ce nom correspondant, de même, à un emploi réel, épisodique, fait par un usager, d'éléments, quels qu'ils soient, de la « langue » commune — en l'espèce : un texte, une phrase, un mot de St. Jean de la Croix.

Il s'ensuit que nos remarques porteront ci-après :

— tantôt sur le phénomène externe, le phénomène social ou « disposition propre et commune à tous les membres d'une communauté linguistique »⁵ : il y aura pour nous *fait de langue* chaque fois qu'un texte joannicrucien, conforme au castillan de son époque, donnera lieu de notre part à une explication ou à un commentaire selon le castillan moderne ;

— tantôt, comme *fait de langage*, sur quelque manifestation épisodique d'une toute autre activité, psychologique, interne, celle-ci, et affectant « l'usage de la langue dans une situation déterminée »,⁶ laquelle sera décelée pour nous par la rencontre, ici ou là, sous la plume de St. Jean de la Croix, de particularités d'expression remarquables par rapport à la langue de son temps, utiles à connaître en fonction de cette

⁴ « Langage ». Bien que ce terme désigne plus proprement et plus généralement la « fonction d'expression verbale de la pensée », nous l'employons ici dans le sens irrésistiblement popularisé par le « bon » La Fontaine (« Maître Renard, par l'odeur alléché, - Lui tint à peu près ce langage... ») : il nous semble que le petit danger de cette amphibologie est de moindre conséquence que la confusion où donnerait lieu, dans un texte comme le nôtre, l'emploi du mot « parole », que des ouvrages récents préfèrent dans ce rôle — sans doute à juste titre.

⁵ Cf. WALTHER V. WARTBURG, *Problèmes et méthodes de la linguistique*, trad. P. MAILLARD, Paris, 1946, p. 179.

⁶ « Langage » étant ici, bien entendu, pris au sens général (début de la note 4 ci-dessus). La citation est empruntée à R.-L. WAGNER, *Introduction à la linguistique française*, Lille-Genève, 1947, p. 23.

même langue, — qu'elles le soient ou non, par surcroît, également en fonction du castillan moderne.

Bien que, par un souci constant de garder autant qu'il se pourra le plus étroit et le plus prudent contact avec les faits, nous nous soyons promis d'écarter de notre route — fût-ce au prix de l'étrécir — les problèmes abstraits, obscurs, et litigieux encore, qui touchent à la nature essentielle des choses du Langage et de leurs signes, le moment est venu d'ouvrir une parenthèse indispensable à l'éclaircissement des dessous de certaines apparences comme à celui de certains rapports cachés.

Ce serait une vue par trop schématisée que de considérer tout uniment, sur la foi de ce qu'on vient de lire, la *langue* comme l'arsenal où l'usager puise à son gré tels moyens d'expression qu'il estime convenir à ses besoins : ce n'est, en fait, qu'à un degré très haut d'élaboration artistique d'un texte — ce qui n'est aucunement le fait de St. Jean de la Croix — que le phénomène *langage* peut être, à la rigueur, ainsi ramené purement et simplement à une combinaison, délibérée en pleine liberté, de deux réalités égales, hétérogènes et indépendantes entre elles, chacune se régissant par ses lois propres : d'une part la *pensée*, phénomène intérieur, doué d'existence propre, et de l'autre la *langue*, phénomène social, imposé de l'extérieur. Aux stades inférieurs, en fait, la pensée, comme on dit, « se cherche à travers les mots ». « Dans la réalité concrète, chacun de nous, pour autant qu'il pense, ne le fait que par l'exercice du langage »⁷ ... « En d'autres termes, la pensée n'existe pas, en tant que réalité définissable, en-dehors de la langue qui l'in-forme... Et c'est ici que certaines formules, comme celle de von Kleist : "l'idée ne préexiste pas au langage, elle se forme en lui et par lui", ou celle d'E. Pichon...: "un idiome est une façon de penser", prennent leur véritable signification ».⁸

De là se dérivent deux conséquences, très différentes en nature et en portée :

1) De cette indissoluble association des notions de *pensée* et de *langue*, considérée dans la diversité des langues, découle immédiatement ceci : dans deux langues différentes, une seule et même pensée ne s'exprime pas nécessairement par des schèmes linguistiques analogues. De la méconnaissance de cette réalité profonde résulte la croyance, hélas, trop répandue — et dont nous rappelions ci-dessus les méfaits

⁷ R.-L. WAGNER, *loc. cit.*, p. 25-26.

⁸ W. V. WARTBURG, *loc. cit.*, p. 188-189.

— dans on ne sait quelle « vertu » de fidélité, prétendûment inséparable de la traduction en mot-à-mot.

2) De même — et ceci nous ramène à notre sujet immédiat, — où il convenait de marquer le caractère essentiellement précaire et limité — dans leur utilité même, qui n'est pas contestable — des distinctions que nous venions d'établir, — de même, la notion de langue ne peut être entièrement dissociée en fait de la notion de langage, celui-ci n'étant qu'une « réalisation » de celle-là : tant il est vrai que, dans quelque ordre que ce soit, les faits dans leur complexité, s'accommodent mal des compartimentages, pourtant indispensables, voulus par une Logique humaine essentiellement inapte à saisir tout le réel.

Cela dit — qui concerne, après tout, l'unique facteur *langue*, il reste à mentionner les principaux facteurs étrangers à la langue, dont l'action plus ou moins manifeste sur celle-ci contribue avec elle à former le *langage* de St. Jean de la Croix, à savoir, notamment : la disposition d'esprit où se trouve l'écrivain ; la nature et la force de l'impression qu'il veut déterminer chez le lecteur ; la sorte de pensée — perception sensible ou réalité abstraite — qui cherche à prendre corps sous sa plume ; et jusqu'aux mouvements intimes, et plus ou moins conscients, — émotion affective ou esthétique, entre autres — de son âme au moment où il écrit.

De ces réalités, la Stylistique, à peine constituée et qui ne sait rien encore au prix de ce qu'elle saura dans un très proche avenir, déjà nous enseigne à reconnaître et à interpréter les signes révélateurs sous les formes du langage. Et, de ces découvertes, la Psychologie moderne permet de vérifier la pertinence ou même d'approfondir la signification réelle, à l'aide de critères solidement fondés sur l'expérience : c'est ainsi, notamment, que nous devons à la Caractérologie psychopathique la notion du rapport qui existe entre telles manifestations écrites du « maniérisme » et la schizophrénie...

Pour achever ce rapide inventaire de nos ressources virtuelles, nous mentionnerons encore l'aide qui nous viendra parfois des moyens combinés de la Linguistique historique et de l'Histoire littéraire — sans parler de l'Histoire tout court : histoire du Siècle d'Or et de ses institutions, notamment en matière d'enseignement de la langue espagnole, sur lequel les *cartillas* nous renseignent congrûment, et même de la grammaire — latine — et de la rhétorique, venues sans discontinuité des « artes liberales » hellénistiques, à travers le *trivium* de Boèce et tout le Moyen-Age ; les renseignements ne nous feront pas défaut sur

les études classiques dont St. Jean de la Croix parcourut le cycle entier au collège de Medina, et nous y trouverons matière à d'utiles éclaircissements. Et mentionnons enfin, pour ne rien négliger, les données innombrables, souvent de grand prix pour nous, de la biographie, exceptionnellement riche en faits précis, vérifiés par témoins concordants, de St. Jean de la Croix lui-même.

Voilà qui constitue sans doute un ensemble de sources de lumière tel qu'il doit s'en rencontrer rarement ailleurs, et dont l'exploitation méthodique, exhaustive, avec toutes les confrontations et tous les recoupements que leur multiplicité rend possibles, permettra quelque jour aux chercheurs de l'avenir de ne plus rien ignorer qui réellement importe.

Pour nous, qui ne sommes en droit d'y voir qu'une promesse dont nous n'atteindrons pas l'échéance, nous devons nous satisfaire sagement des quelques réalisations qui nous en seront permises dans l'immédiat.

Paris 1950.

HENRI CHANDEBOIS